Un pèlerinage folklorique à Longeborgne et à La Bâtiaz, le 23.9.73

Autor(en): **Biner, Jean-Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **64 (1974)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1005394

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

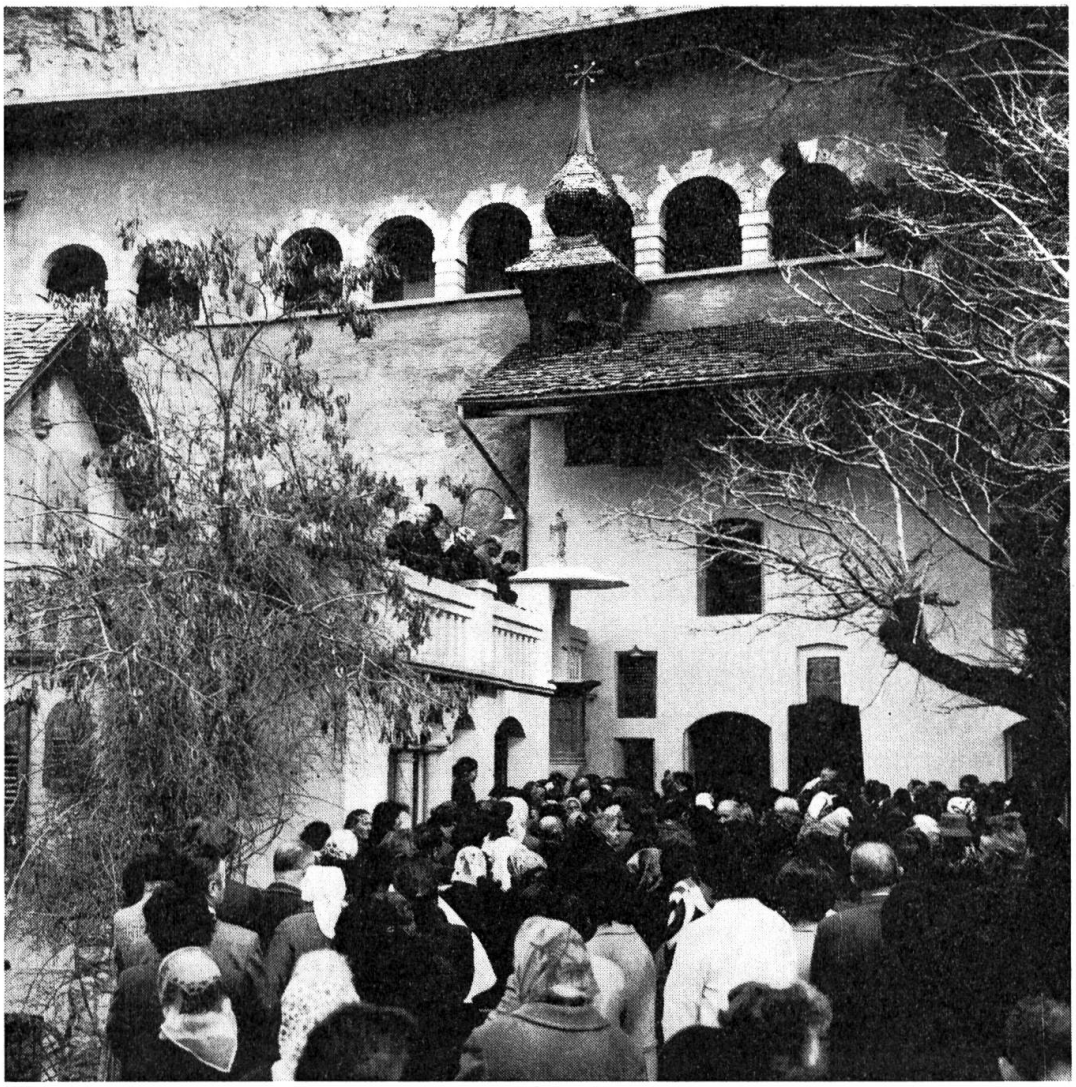
http://www.e-periodica.ch

Jean-Marc Biner

Un pèlerinage folklorique à Longeborgne et à La Bâtiaz, le 23.9.73.

A l'occasion de son assemblée annuelle à Sion, un groupe «folklore religieux» de notre société, avait pour but d'excursion l'ermitage de Longeborgne, situé en amont de Bramois, dans les gorges de la Borgne, sauvage émissaire du glacier de Ferpècle.
Parvenu au-dessus du village, peu avant de pénétrer dans la vallée, en un endroit où l'on domine Bramois et son plantureux verger d'arbres fruitiers, notre groupe profite d'un arrêt pour une brève présentation de la région et en particulier de ce village.
Bramois est situé dans une contrée extrêmement fertile dont les champs et les prairies étaient jadis la propriété de familles patriciennes de Sion et, que travaillaient, pour le compte de ces dernières, des gens venus de la vallée de Conches. Ceux-ci finirent par s'établir définitivement en ce lieu pour y faire souche. C'est ce qui explique que cette localité rurale soit la seule de la région où la moitié de la population parlait encore l'allemand, avant la dernière guerre mondiale. Il y avait d'ailleurs à Bramois une école primaire de langue allemande tenue par des instituteurs venus du Haut-Valais. Elle fut supprimée en 1938, en dépit des revendications de la population allemande.
Ce village a connu une ère industrielle importante à la fin du siècle dernier, mais sa population n'a jamais pour autant cessé de conserver un caractère à dominante agricole. En revanche, le phénomène de désertion de la campagne, qui se manifeste partout dans le pays, n'est point non plus étranger à ce hameau. La proximité de la ville absorbe presque toute sa main-d'œuvre, de telle sorte que l'on peut estimer que pour le 45% de la population active, Bramois ne sert plus que de village-dortoir. Seul le 15% de familles, dont l'âge des pères se situe entre 35 et 45 ans, vivent exclusivement d'agriculture. Et, ce n'est à pas moins de 80% que s'élève le nombre de paysans-ouvriers qui s'adonnent, le soir après la journée et les jours de congé, essentiellement à l'arboriculture et à la viticulture. Ainsi, la présence de Sion et son influence directe du point de vue économique ont fait de Bramois un «village subrural à structure professionnelle mixte».
On compte aujourd'hui environ deux cent têtes de bétail, chiffre pratiquement inchangé depuis 1939. Seul le nombre d'exploitants a diminué. Si les chèvres et les moutons ont été à une époque très prospères en ce lieu, on n'en dénombre en revanche point en 1973.
Comme moyen de transport, Bramois, en tant que village de plaine, faisait une fois autant usage du cheval que du mulet. S'il ne reste qu'un véhicule

hippomobile dans tout le hameau en 1973, il a été largement suppléé par le véhicule automobile agricole. D'un autre côté, dans une bien plus large mesure, la bicyclette a fait peu à peu place à la voiture automobile, témoins ces quelques chiffres tirés de la statistique officielle: 3 voitures en 1939; 44 en 1958; 93 en 1962; 163 en 1965.
Sur le plan des sociétés locales, on est étonné de constater que pour une population de moins de mille habitants, on compte plus de dix associations ou sociétés dont voici les principales: musique (apolitique, a fêté son centenaire en 1968), chant (chœur mixte), gymnastique (sections pupilles, actifs, hommes, dames), football (juniors, actifs, vétérans), lutte, tir, ski, action catholique, agriculture...
C'est sur ces quelques considérations rapportées à bâtons rompus, que notre groupe a continué son pèlerinage en direction de l'ermitage de Longeborgne.
La création de ce hâvre de paix, par sept religieux de l'ordre des Frères Mineurs venus de France, remonte à 1522. Ils y érigèrent une double chapelle dans des grottes où la population de Bramois avait coutume de se réfugier durant les guerres du moyen âge. On ne pouvait donc trouver meilleure thébaïde.
Petit à petit, eux et leurs successeurs aménagèrent les lieux qui furent bientôt connus dans tout le Valais et devinrent très vite un centre de pèlerinage.
On estime aujourd'hui, en fonction des communions distribuées, à plus de 30 000 le nombre des pèlerins qui empruntent annuellement le sentier sinueux de l'ermitage. La plus grande affluence se manifeste aux diverses messes des vendredis de Carême, à la fête de Saint Antoine l'ermite (17 janvier) et à la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs (15 septembre). Ces jours-là, les pèlerins sont très nombreux qui accourent notamment de tout le Centre du Valais, mais aussi du Haut et du Bas-Valais. Ils remplissent alors les deux sanctuaires et une grande partie de l'esplanade où sont disposés des sièges pour ces circonstances. Tous ces pèlerins qui jadis se déplaçaient à pied viennent aujourd'hui jusqu'à Bramois en voiture, voire en cars organisés aux jours et fêtes précités.
Mais le témoignage le plus assuré d'une antique dévotion à Notre-Dame des Sept Douleurs sont peut-être les quelque 170 ex-voto qu'on trouve en ce lieu saint. Par leur touchante simplicité, ils constituent un tableau émouvant des misères humaines: maladies, accidents... L'image peinte de Notre-Dame des Sept Douleurs qui domine le retable de sa chapelle, et souvent symbolisée par autant de glaives qui percent son cœur, est généralement représentée dans la partie supérieure de l'ex-voto. Au-dessous apparaît le sujet du vœu, quasi toujours dans un paysage ou un décor qui créent l'espace et situent l'action.
C'est une longue série de témoignages qui s'étalent de 1663 à 1963 où l'ardent esprit de foi et de gratitude surnaturelle qui a inspiré ces petits tableaux nous touche et nous émeut. Il s'agit presque toujours d'huiles sur toile, mais on y trouve aussi un mélange de techniques comme la



Longeborgne. Devant l'ermitage en avril 1971. Photo: J.-M. Biner

gouache ou l'aquarelle, lorsque l'artiste travaille sur d'autres supports. Toute cette chronique imagée recèle de véritables œuvres d'art, signées par des artistes de renom tels que Rabiato, Laurent Ritz, Raphaël Ritz, Raphy Dallèves, Albert Chavaz, etc.

Outre ces valeurs, ce refuge a conservé d'incomparables richesses: dans la chapelle de Notre-Dame de Compassion, un autel baroque exécuté en 1683 par Johann Grassanter de Loèche, une belle grille en fer forgé du XVIIe siècle; dans la chapelle Saint Antoine, un autel baroque du XVIIe siècle; divers objets de culte, dès le XVIIe siècle.

Placé sous le patronage de la ville de Sion, l'ermitage de Longeborgne a d'abord été occupé pendant près de 200 ans par des ermites laïcs et au début de notre siècle, pour une vingtaine d'années, par un Père Capucin. En 1924 ce sont les Bénédictins qui s'y installent définitivement. Longeborgne leur sera donné en 1932 par le Conseil bourgeoisial de Sion, qui du même coup résignera son droit de patronat sur l'ermitage.

Ce bel héritage que nos pères nous ont légué, situé au surplus dans un cadre merveilleux, nous est parvenu aussi grâce à la divine Providence,

car sa survie n'a-t-elle pas été souvent mise en péril? Selon les chroniqueurs de l'époque, les pères fondateurs y périrent rapidement en raison de la trop grande humidité des lieux. Par la suite, l'ermitage est souvent resté sans desservant. Au début de ce siècle les RR. PP. Capucins ne voulant plus détacher l'un des leurs pour vivre dans la solitude, le sanctuaire de Longeborgne était à nouveau abandonné.
Mais hormis ces problèmes de desservance, aujourd'hui résolus, l'ermitage a été menacé plusieurs fois par d'importantes chutes de pierres qui se sont détachées de la paroi de rochers surplombant l'esplanade. Grâce au secours de Marie, il n'y eut fort heureusement jamais de victimes à déplorer. Aujourd'hui, tout danger semble y être écarté depuis que les Pères ont fait, avec le concours de guides de montagne, d'abord nettoyer le rocher puis placer un énorme treillis.
Un autre danger, cependant, a failli à deux reprises perturber définitivement le silence et la solitude nécessaires au recueillement dans ce lieu: l'ouverture dans ces gorges d'une carrière en 1947 et d'une gravière en 1970. Le projet de 1947 fut repoussée, non sans peine, et le projet de 1970 a pu être contrecarré, pour l'instant, par une pétition qui, en peu de temps, réunit 17 000 signatures.
Que soit protégée à jamais cette douce quiétude d'où chaque enfant de la région croyait que sa mère recevait les «poupons».
Après avoir trinqué, sur place, au verre de l'amitié que nous offrait la Bourgeoisie de Sion, notre groupe s'est encore rendu à La Bâtiaz, près de Martigny. Il y a visité, en guise de comparaison, une autre chapelle baroque, dédiée également à Notre-Dame de Compassion. Elle fut fondée vers 1595, puis reconstruite en 1617 et agrandie en 1748 avec adjonction d'un autel rococo. Dans cette chapelle qui sera prochainement restaurée on trouve aussi un nombre imposant d'ex-voto peints dès les XVIIe siècle. Ici, les femmes imploraient jadis Notre-Dame pour avoir des garçons, tandis que les filles on les demandait non loin de Martigny, à St-Jean.
Ces deux visites, très appréciées semble-t-il par les participants, leur ont permis de découvrir un maillon par trop méconnu de notre trésor national.

Collaborateurs – Collaboratori

JEAN-MARC BINER, archives cantonales, 1950 Sion.